

# Le Liberrtaire

## HEBDOMADAIRE

La Justice n'a rien à voir avec la Loi, qui n'en est que la déformation, la charge, la parodie.  
COURTELINE.  
(L'article 330.)

### ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an ..... 6 fr. »  
Six mois ..... 3 fr. »  
Trois mois ..... 1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

### ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an ..... 8 fr.  
Six mois ..... 4 fr.  
Trois mois ..... 2 fr.

## Catholicisme et Socialisme

Le mouvement catholique social, ou démocrate chrétien date de 1874, époque où le comte de Mun, M. de la Tour du Pin Chamblay, M. Quatresols de Marolles, fondèrent les premiers cercles ouvriers chrétiens.

Les débuts de ce mouvement furent pénibles et incertains, les chefs étant des monarchistes avérés, le programme sans consistance, il ne sembla pas que les travailleurs auxquels il s'adressait missent beaucoup d'enthousiasme à y adhérer.

En 1889, il sembla prendre plus de force, on était alors en pleine aventure césarienne du général Boulanger, le peuple était révolté contre ses mandataires bourgeois, et n'avait guère confiance en les socialistes, divisés et indécis.

Une assemblée, dite du centenaire, et comprenant quatre cents délégués provinciaux, eut lieu à Paris, et adopta le programme suivant : 1° restauration de la monarchie ; 2° le pouvoir législatif, composé d'une seule chambre constituée par des délégués des assemblées provinciales ; 3° le pouvoir administratif, formé par les assemblées provinciales et communales composées de délégués de corporations, de commerçants et d'agriculteurs ; 4° constitutions de corporations industrielles, commerciales et agricoles, de patrons et ouvriers réunis.

Ce mouvement, malgré son allure prolétarienne était plutôt réactionnaire, puisqu'il tendait à revenir sur les faits accomplis, et à restaurer des institutions politiques et économiques de l'ancien régime, ne cadrant plus avec les besoins modernes. Il ne devait pas tarder à se transformer.

Quelques années plus tard, le pape Léon XIII publia sa fameuse encyclique, conseillant aux Français de se rallier à la République, et les cercles ouvriers chrétiens suivirent immédiatement ce conseil.

Puis, succéda l'encyclique *Recur Novarum*, relative à la condition des ouvriers.

De même que tous les théologiens, le pontife nous ramène à la question morale. « Puisque la religion seule, comme nous l'avons dit dès le début, est capable de détruire le mal dans sa racine. »

Mais, sur la question du salaire, sa doctrine est celle du socialisme et ses appréciations contredisent les précédentes sur la religion. Qu'on en juge :

« Travailler, c'est exercer son activité dans le but de se procurer ce qui est requis pour les divers besoins de la vie, mais surtout pour l'entretien de la vie elle-même. Le salaire ne doit pas être insuffisant à faire vivre l'ouvrier sobre et honnête. Que si contrairement par la nécessité ou poussé par la crainte d'un mal plus grand, il accepte des conditions inhumaines que d'ailleurs, il ne lui est pas loisible de refuser, parce qu'elles lui sont imposées par le patron, ou par qui fait l'offre de travail, c'est là subir une violence contre laquelle la justice proteste. Frustrer un ouvrier d'une partie de son salaire est un crime contre lequel le ciel crie vengeance. » C'est cette encyclique qui déterminait la doctrine définitive des catholiques sociaux, c'est d'elle que s'inspirèrent de Mun, les abbés Lemire, Garnier, Naudet, Denis et tous les autres théoriciens qui, à part de petites divergences superficielles, sont d'accord sur le but à atteindre. Les cercles ouvriers chrétiens eurent des congrès tous les ans, et en 1894, se tint une importante réunion de tous les groupements à Reims, en laquelle fut élaboré le programme définitif des catholiques sociaux, et au cours de laquelle l'abbé Lemire, député, prononça un discours contenant d'importantes déclarations relatives à ce mouvement. J'en extrais quelques passages : « Et parmi les travailleurs, ceux dont il faut s'occuper d'abord, ce sont les prolétaires, ces hommes qui n'ont « ni attache à la profession, ni lien au sol, « qui vont de par le monde, traînés par la « loi de l'offre et de la demande, et qui aboutissent aux grandes villes, où ils n'ont ni « feu ni lieu et trouvent pour gîte un taudis. « Ce taudis les pousse au cabaret, au vice, « aux maladies, à la haine contre la société. »

Voilà, n'est-il pas vrai, d'utiles constatations dans la bouche d'un curé ? Si les prolétaires sont malheureux, c'est non pas par leur faute, mais parce qu'ils n'ont ni profession, ni lien au sol ; s'ils vont au cabaret, ce n'est pas parce qu'ils ignorent Dieu, mais parce qu'ils ont pour gîte un taudis, s'ils ont la haine de la société, ce sont toutes ces considérations de misère qui les y poussent. Mais par quel moyen, l'abbé Lemire veut-il remédier à cela ? C'est bien simple, en rendant tous les ouvriers propriétaires d'un foyer et d'un coin de terre, soit individuellement, soit en collectivité : « On relève la terre en l'attachant à l'homme et on sauve

la propriété. On affermit l'homme, en l'attachant à la terre et on sauve sa liberté. »

En sorte que le paysan attaché à la terre, serait fatalement conservateur, tandis que de nombreuses émeutes agraires démontrent que ce n'est pas toujours vrai ; attacher l'homme à la terre, c'est instituer le servage, et ce n'est pas là précisément, une conception de la liberté.

Et le chômage, et le Paupérisme comment en venir à bout ? Voici ce qu'il dit à ce sujet : « Les secours en argent en bons de pain, en distributions de vêtements, sont devenus aujourd'hui, le seul mode d'aider l'indigent. Il a le grave inconvénient de rendre l'indigent plus ou moins esclave, en le faisant dépendre directement de la bonne volonté de son semblable. Donnez à l'ouvrier du pain ; cela l'humilie, il doit dire merci. »

Il ne l'envoie pas dire, monsieur l'abbé ! l'aumône, c'est l'esclavage et l'humiliation de l'indigent, mais je doute de l'efficacité de son remède, la distribution de terres, aux pauvres, à cultiver en commun, cela ferait des consommateurs en moins pour les produits agricoles, ils subiraient une mévente, dont souffriraient les paysans. Voilà le résultat le plus clair, de cette nouvelle forme de charité.

Voyons, maintenant, le programme catholique social adopté en 1894, et qui fut le programme définitif :

1° Limitation de la journée de travail. (à 8 ou 10 heures).

2° Fixation d'un minimum de salaire, calculé d'après le prix moyen par régions, de ce qui est nécessaire à l'existence d'une famille.

3° Action syndicale ouvrière. Extension des libertés syndicales.

4° Création de coopératives de consommation et de production.

5° Suppression du travail des femmes en principe, en fait, réglementation progressive. — Salaire égal à l'homme pour les travaux de même nature — interdiction d'employer les enfants au-dessous de 14 ans — Le Sénat remplacé par une chambre consultative des délégués de syndicats, ouvriers, patronaux et agricoles, et une chambre des députés élue au suffrage universel — l'administration exercée par des conseils régionaux et communaux composés comme la chambre consultative (voir le compte rendu du congrès ouvrier chrétien 1894, 1 volume).

C'est là le programme minimum des socialistes.

Ceci nous montre le chemin parcouru par les catholiques qui, partisans de restaurer d'anciennes organisations, il y a quinze ans, étaient, quelques années plus tard, complètement retournés, Républicains et Démocrates, comme n'importe quels Radicaux.

Il est vrai que le pape avait parlé, et, plus clairvoyant que ses adeptes, les avait obligés à être dans le mouvement, et à moderniser leurs conceptions sociales.

Et l'abbé Lemire ? De ses déclarations, ci-dessus mentionnées, il résulte que, contrairement aux affirmations théologiques, notre volonté mal dirigée n'est pas la cause de nos souffrances, puisqu'elles sont la résultante de la façon dont sont établis les rapports sociaux. Notre volonté étant déterminée par nos intérêts et les nécessités sociales, ces rapports ne pouvaient être établis autrement par les Révolutionnaires de 93 ; ils répondaient aux besoins de leur époque ; si nous voulons les établir différemment aujourd'hui, c'est parce que de nouveaux besoins sont nés, de nouveaux antagonismes de classes et d'intérêts, d'autres formes du paupérisme, résultant de l'évolution, et qu'on ne pouvait prévoir, sont apparues ; et les maux engendrés ont amené des individus, appelés collectivistes ou anarchistes, à étudier et déterminer les nouvelles nécessités sociales, et à vouloir supprimer le capitalisme, le gouvernement, le salariat, la distinction des classes, qu'ils ont considérés comme des institutions ayant fait leur temps, et dont le maintien ne pourrait qu'amener de nouvelles formes de paupérisme.

Les Théologiens comme M. Lemire ne comprennent pas cela : ils fulminent contre les bourgeois de 89, parce qu'ils supprimèrent les corporations ; or, cette suppression était demandée par les travailleurs eux-mêmes, tant ces institutions étaient devenues tyranniques.

Enfin, les catholiques sociaux s'inspirent de leurs dogmes dans leurs conceptions sociologiques ; ils veulent maintenir les gouvernements, les patrons, parce que Saint Paul déclare que toute autorité vient de Dieu ; ils veulent maintenir les divisions des classes, le salariat, parce que, selon la doctrine de l'Eglise, la terre est un lieu d'expiation et que, par suite, doivent se

conserver les distinctions entre les mauvais et les meilleurs (en grec, aristo, d'où est venu le mot aristocratie) et que ne saurait disparaître la misère.

De là résulte leur insuffisance ; ces principes les amènent à vouloir réformer ce qui existe, afin de rendre le régime actuel supportable ; ils sont donc conservateurs ; ils aboutissent au socialisme réformiste, qui maintient les cadres surannés de l'organisation sociale. M. Brunetiere pourrait s'entendre avec M. Georges Renard, puisque, ainsi qu'il le lui a démontré, il est socialiste réformiste comme lui ; mais ils diffèrent sur le dogme chrétien ou matérialiste, de l'un et l'autre, et, de ces dogmes différents, doivent résulter des formes d'autorité différentes.

Puis, ce socialisme bâtarde, qui fait la faiblesse des socialistes, et les transforme en gouvernementaux serviles, ce socialisme qui les discrédite aux yeux des prolétaires, fait la force des catholiques ; il y a là un péril pour la démocratie révolutionnaire, car, l'anticléricalisme de Combes a donné une force politique aux démocrates chrétiens en les plaçant dans l'opposition ; leurs méthodes d'action sont celles des socialistes ; syndicats, coopératives, groupes d'études sociales, Instituts populaires (organisées comme nos U. P.). Une de leurs associations, *Le Sillon*, constituée pour développer ce mouvement, lui a donné une extension très grande, a organisé des réunions publiques et contradictoires, avec le concours de dialecticiens subtils, qui eurent beau jeu devant des contradicteurs blocards, et ces réunions ont, certes, fait impression sur l'esprit populaire, toujours entaché de mysticisme.

L'avenir est aux forts et les forts, ce sont ceux qui agissent.

Or, tandis que les démocrates chrétiens s'agitent, que font les révolutionnaires ?

Les collectivistes, qui sont devenus plus sympathiques au peuple depuis qu'ils se sont dégagés des compromissions bourgeoises, ne veulent pas de l'action éducative et, par suite, sont impuissants.

Les anarchistes, à part quelques camarades se démenant dans les syndicats et les U. P., considèrent comme indignes d'eux, les problèmes économiques ; ils préfèrent discuter sur les mérites de l'égoïsme ou de l'altruisme, résoudre les questions sociales par la géométrie, au moyen de théorèmes et de syllogismes, ou nous organiser une société future dans laquelle le bonheur sera résolu par les mathématiques.

Or, il serait temps de cesser ce rôle de casuistes de la liberté, et ne pas attendre la victoire de nos adversaires pour nous montrer.

C'est la foule qu'il faut conquérir pour l'éclairer, quand tant d'autres en font la conquête, afin de la dominer ou la maintenir dans la sujétion.

Mais il faut nous rendre compte que le péril n'est pas seulement catholique, il est également anticlérical ; d'une part, on justifie l'exploitation par la religion, de l'autre, par la science.

D'un côté, un gouvernement de théologiens et d'aristocrates de la classe ouvrière, de l'autre, une organisation sociale à la chinoise, sorte de mandarinat où régneraient les bacheliers, licenciés, médecins, maîtres d'école, les premiers s'imposant au nom de la religion, les seconds au nom de leur savoir ; d'un côté comme de l'autre, l'exploitation, voilà où nous aboutirons si nous ne réagissons pas.

Il est donc nécessaire que le parti anarchiste s'organise, lutte et oppose aux dogmatiques religieux et scientistes, l'action du peuple voulant se libérer de toutes les sujétions économiques, politiques et morales.

Le camarade Malato a déjà montré le danger qu'il y a pour l'anarchie à rester dans l'état de stagnation où elle est actuellement ; j'y insiste à nouveau après lui, et j'espère que d'autres camarades s'occuperont de cette question. Que faut-il faire ? C'est le problème qui s'impose à nous et qu'il faut résoudre.

Georges Paul.

## ALPHONSE VIII A PARIS

Une face terreuse aux grands yeux d'épouvante, sur un corps d'enfant, c'est le roi d'Espagne — instrument inconscient des jésuites et prisonnier de la soldatesque féroce — dont les journaux, à la solde de l'inquisiteur Maura, nous annoncent la visite officielle et prochaine.

Ce n'est qu'un ballon d'essai. On voudrait tâter l'opinion, savoir quelle réception attend à Paris le pauvre gosse malade, le baillon royal, affolé sous le poids terrible des responsabilités. La grande ville hystérique et républicaine, qui se pâme devant

les panaches et l'or des galons, dont les acclamations soufflent comme un vent de folie sur le passage des empereurs et des rois, fera-t-elle à cet avorton lamentable, chargé de tous les crimes, de toutes les atrocités qui se commettent en son nom, le même accueil enthousiaste qu'aux autres souverains ?

Le misérable Maura, n'est pas sans savoir que la population parisienne ne se compose pas seulement de badauds inconscients et frénétiques. Le ministre tortionnaire n'ignore rien de l'indignation provoquée dans tous les milieux par ses exécrables répressions. Nous n'avons pas oublié les martyrs qui pourrissent dans les bagnes. Nous n'avons pas oublié les épouvantables tortures infligées à nos frères espagnols : doigts brûlés à petit feu, bastonnade sur les reins et sur les pieds, testicules broyés lentement avec de monstrueux raffinements.

Que veut donc le bourreau d'Alcala del Valle ? Affilié secret de la Société de Jésus, M. Maura espère-t-il, dans un but mystérieux, jeter son jeune roi sous le poignard d'un vengeur ? Veut-il le tuer de frayeur, sous les sifflets, les imprecations et les huées des Parisiens indignés ?

A la première menace de l'arrivée d'Alphonse XIII, la protestation s'élèvera, formidable et vengeresse. Pour recevoir l'envoyé des jésuites, le gouvernement anticlérical de défense républicaine, devra mettre sous les verrous la bonne moitié de la population parisienne.

Osera-t-il jeter ce défi ?

Henri Duchmann, Delalé, G. Yvetot, E. Janvion, Victor Méric, S. Nackt, Antoine Nicolai, P. Vallina, G. Sevérac, Miguel Almereyda.

## MORT DE MALAQUIN

Un télégramme reçu mercredi soir à la bourse du travail, nous annonce la mort prématurée de notre excellent ami Ludovic Malaquin. Cette mort est la conséquence des brutalités policières dont fut victime, il y a quelques mois, Malaquin.

La semaine prochaine, nous ferons connaître les détails de cet attentat.

## L'ALCOOL

Un des facteurs d'asservissement les plus puissants dont dispose la classe dirigeante, plus puissant que sa police et son armée, plus puissant que les siècles de servitude qui pèsent sur nos têtes, plus puissant que l'ignorance même de nos droits et le manque du sentiment de liberté dont souffre le prolétariat presque en entier : c'est l'alcool.

Et ici je n'épouserai pas les querelles des partisans et des adversaires de ce tueur de volontés. Je ne m'érigerai pas en moraliste et en tempérant, je ne m'engagerai pas de croquer au nom de la santé publique. Je signalerai simplement aux camarades conscients le monstre qui les guette et qui a déjà une main-mise sur certains.

La consommation effrayante d'alcool qui se fait aujourd'hui, et que les statistiques nous montrent comme ayant doublé en cinquante ans est significative. Il ne fait doute pour personne que le travailleur s'accharit de plus en plus dans les bars et les estaminets et que la révolte à laquelle l'inventent tant de phénomènes économiques se réduit trop souvent à étrangler quelques perroquets.

Il est terrible de constater la marche foudroyante de l'alcoolisme dans les rangs des inconscients, mais il est triste à pleurer de voir des compagnons et malheureusement beaucoup pris du terrible mal.

Eccœurés de lutter en vain jusqu'à aujourd'hui, en butte à toutes les tracasseries et aux suspensions, ils ont cherché dans le poison un calmant imaginaire à leurs déboires.

Et ils cessent à mon avis d'être des compagnons sérieux, tels camarades qui s'envient régulièrement et qui tels des pipelettes laissent parler trop souvent l'alcool. Ils savent tout, commettent des indiscrétions qui frisent la délation et défient en quelques mois du spectacle qu'ils donnent les dix années de bonne propagande qu'ils avaient accomplie.

Il faut avoir le courage de le dire, celui qui se laisse envahir par la pieuvre l'alcool est un homme à la mer, un anarchiste de moins. Il a cessé d'être libertaire le jour où lui, le négateur de toute autorité, il s'est livré sans résistance comme sans réserve à celle du poison que les bourgeois nous versent avec une satisfaction non dissimulée.

Ces lignes d'ailleurs et fort heureusement ne toucheront que quelques camarades, dont le courage peut encore remonter le courant, et je le répète c'est un cri d'alarme que je pousse et non une leçon que je veux donner.

Fortuné Henry.



## Au Bat' d'af

Une récente discussion à la Chambre des députés vient de remettre sur le tapis la question des bataillons d'Afrique dont Rouanet demandait la suppression complète. On le sait, les bataillons d'Afrique, qui sont le théâtre de tortures inouïes, où la discipline se montre particulièrement féroce, sont recrutés parmi les jeunes gens ayant encouru une condamnation civile. La Chambre a refusé nettement d'abolir ces bataillons, se solidarisant ainsi avec les chaouchs et les tortionnaires. Cela n'est pas fait pour nous étonner.

Il y a cependant une anomalie bizarre sur laquelle il convient d'appeler l'attention et qui démontre une fois de plus, combien la justice militaire est spéciale et différente des autres. C'est un principe rigoureux de droit commun que le condamné qui a subi sa peine a payé sa dette. Mais l'autorité militaire ne s'embarrasse pas de si peu. Elle vous expédie aux bataillons d'Afrique, c'est-à-dire elle vous applique une peine, non parce que vous avez commis un délit, mais parce que vous avez subi déjà une première condamnation. Le procédé est le même pour l'envoi aux compagnies de discipline. On vous transfère là-bas parce que vous avez atteint un maximum de soixante jours de prison. En résumé, vous êtes punis deux fois pour la même faute. C'est la logique militaire.

Ce n'est pas tout. Le fait d'être passé par les bataillons d'Afrique marque d'une tare indélébile celui qui y fut incorporé. Le « joyeux » est suivi dans la vie par son livret. Tout travail désormais lui est refusé, impossible. Et c'est une nouvelle classe de parias qui se crée.

Le plus curieux, c'est que nos députés, tout en se refusant à voter la suppression des bataillons d'Afrique, avouaient leur ignorance en ce qui les concerne. Pas un ne savait exactement de quoi il s'agissait et confondait compagnies de discipline, bataillons d'Afrique, joyeux, pionniers, cocos, etc.

Un projet de loi déposé par M. Pierre Richard, ancien député nationaliste, au mois de mars 1899, aurait dû cependant les édifier. Ce projet avait tout simplement pour but d'introduire « un peu plus d'humanité » dans le code militaire et préconisait la suppression de la peine de mort en temps de paix, l'application de la loi Bérenger aux condamnés des Conseils de guerre, etc... Mais c'est surtout l'exposé des motifs qui rend le document intéressant.

Tout ce qu'on a pu dire des crimes militaires, toutes les critiques qu'on a pu formuler sur l'impouvantable système de répression qui fleurit en Afrique ; le récit des tortures, des meurtres, des lâchetés ; la nomenclature des instruments et des moyens de supplice, tout cela n'est rien auprès de ce qu'apportait le député Pierre Richard. Tant il est vrai qu'on n'est jamais trahi que par les siens.

Au sujet de la sodomie qui règne dans les compagnies d'Afrique, dans les corps coloniaux, dans tous les établissements pénitenciers, le député nationaliste faisait de curieuses constatations. D'après lui, tous les détenus étaient obligés d'en passer par là, après une résistance plus ou moins longue, s'ils ne voulaient pas être constamment en butte aux vexations et aux sévices. Mais on ignorait surtout les affreuses maladies qu'engendre là-bas la pratique courante de la pédérastie, telles que la syphilis et les végétations anales. Avec le scorbut, l'ankylose, les rhumatismes, les fièvres, les troubles cérébraux que procurent les silos, les crapaudines et autres exercices du même genre, voilà certes un vaste champ d'expérience pour nos médecins-majors si épris de science comme chacun sait.

Et M. Pierre Richard racontait la délicieuse histoire d'un jeune homme de vingt-deux ans devenu idiot après avoir servi longtemps de jouet à des brutes avides de luxure !

« Il a, par leur faute, la syphilis jusqu'à la moelle des os et est en même temps atteint de végétations anales. Il marche avec peine et est devenu peureux à l'excès, si bien qu'un mouvement fait à côté de lui par un autre détenu le fait sauter et reculer par crainte d'une nouvelle correction... »

Pour les gradés, Pierre Richard n'était pas tendre non plus. D'après lui, toujours, caporaux, sous-officiers et officiers mêmes, s'en donnent à cœur-joie, si l'on peut s'exprimer ainsi. Et la justice militaire, implacable avec les prisonniers, ferme bénévolement les yeux quand il s'agit des galonnés, ne sévit qu'en cas de force majeure. Coupables de pédérastie, sous-officiers et caporaux risquent simplement la cassation, mais s'ils ont accompagné leurs actes de coups et de brutalités envers leurs victimes, c'est l'acquittement certain.

Le vice patriotique est si bien en usage dans les corps disciplinaires qu'après lui avoir payé un large tribut, les prisonniers ne peuvent plus arriver à s'en priver. L'habitude prise devient un besoin qu'il faut satisfaire coûte que coûte. Et le député militariste posait cette question édifiante :

« Combien de détenus libérés ont commis des délits punissables des conseils de guerre dans le seul but de retourner dans un établissement où ils pourraient se livrer à la sodomie ? »

Puis M. Pierre Richard énumérait les punitions en usage aux bataillons d'Afrique, « les menottes, la figure rasée, l'uniforme des prisonniers, les travaux pénibles, la privation totale d'argent, autant de vexations disproportionnées qui n'aboutissent qu'à aggraver les caractères et créer des révoltes... »

Voilà donc ce qui se passe aux bataillons d'Afrique. Ce n'est pas nous qui l'inventons. Et si l'on songe que M. Pierre Richard est un patriote ardent, convaincu, on est en droit de se demander s'il n'a pas volontairement adouci ses critiques. Et c'est ce cloaque d'infamie que la Chambre des députés, sur l'invitation expresse du ministre de la guerre, a refusé de supprimer. Il faut, n'est-ce pas, que la discipline reste intacte

et que l'Armée, cette fleur, puisse s'épanouir sur ce fumier.

Les bataillons d'Afrique, les compagnies de discipline, les prisons militaires, tous les lieux où l'on torture, où l'on tue, où l'on pourrit des corps et des cerveaux, ne disparaîtront que le jour où, devenus conscients, les travailleurs jetteront à bas le Militarisme.

Victor Méric.

## AU HASARD DU CHEMIN

Le Congrès d'Amsterdam et la Critique

On a reproché aux organisateurs du Congrès de Hollande, d'avoir, dans le but d'assurer à cette œuvre un plus grand retentissement, fait appel à des personnalités non qualifiées pour parler d'antimilitarisme. L'argument a sa valeur. Seuls, les contempteurs de tout pouvoir peuvent raisonnablement prétendre à la suppression d'un instrument nécessaire au maintien de l'autorité. Tout homme qui reconnaît comme légitime et indispensable l'autorité de quelques-uns sur la majorité des êtres, se trouve dans l'obligation d'accepter les formes policières qui en résultent.

Cependant, pour aussi qualifiés qu'ils soient, les libéraux, livrés à leurs propres forces, sont, en l'état actuel des choses, incapables à élaborer rien de pratique. Je sais bien que, touchant le militarisme, on a trouvé des formules fort simples : *Désertion, Insoumission*. Le procédé est, à coup sûr, efficace. Mais on semble ne tenir aucun compte de tout cet enchaînement d'intérêts, de liens affectifs qui obligent l'individu, même le plus logique, à accomplir des actes contraires à ses conceptions.

De quel droit, au nom de quel vague intérêt collectif et futur primera-t-on l'intérêt immédiat de l'individu ? « Quand il n'y aura plus de soldats, il n'y aura plus d'armée » a-t-on dit, pour justifier la formule précitée. Quand il n'y aura plus de locataires, il n'y aura plus de propriétaires. Camarade Paraf, donnez l'exemple !

Le Congrès d'Amsterdam se propose la création d'un système pratique de désorganisation militaire. De nombreux projets y seront discutés. Et nous ne serons pas fâchés de voir des gens au métier duquel l'armée est nécessaire contribuer à cette création.

Sans crainte de compromission, alors qu'il s'agissait d'arracher un innocent du bagne, les récriminatoires d'aujourd'hui se sont unis à des hommes semblables à ceux avec lesquels nous nous unissons pour un jour. Étaient-ils donc qualifiés, les Reinach, les Mathias Morhardt, pour un temps bourgeois transfigés, étaient-ils donc qualifiés pour parler de Justice et de Vérité ?

... Soucieux de réaliser quelque chose dont, dès maintenant, nous serons les bénéficiaires, nous usons de tous les moyens propres à réussir.

La « Marche de l'Armée »

On a mené grand bruit autour de la mort de ce caporal, survenue au cours de la « Marche » organisée par le *Matin*. On a lancé l'anathème contre ces épreuves homicides.

Attiré par un vain appât de gloire, un homme meurt dans une épreuve à laquelle il a librement consenti de participer et aussitôt les professionnels du patriotisme s'exténuent en protestations. Tous les jours, des hommes, dans des exercices, pour lesquels ils sont réquisitionnés de force, perdent la vie, et les protestataires de ces derniers jours chantent les beautés de l'armée française.

O ! logique journalistique !

Miguel Almereyda.

## LE CONGRÈS ANTIMILITARISTE

Le comité antimilitariste de Paris a donné deux meetings la semaine dernière, l'un à la Bourse du Travail, l'autre au Bock Colossal, rue de la Galté, au milieu d'une affluence énorme d'auditeurs.

Domela Nieuwenhuis, Yvetot, Delale, Bousquet et d'autres encore ont pris la parole.

Cette semaine, le comité prépare de nouvelles réunions dont la première aura lieu aux Sociétés Savantes avec le concours absolu de certain de Laurent Tailhade, Meslier, Maxence Roldes, etc...

Tout marche donc bien. Il nous faut cependant signaler aux lecteurs la situation suivante. A côté du comité antimilitariste de Paris qui a pris en main l'organisation du congrès d'Amsterdam, un groupe nouveau vient de se former. Ce groupe inspiré par Armand et autres chrétiens de moindre importance, organise lui aussi des réunions publiques et se réclame du Congrès d'Amsterdam.

Il est bien entendu que c'est le droit absolu de tout individu ou de tout groupement de prendre part à l'agitation antimilitariste et d'aider de ses efforts, les organisateurs du prochain congrès. Mais il ne faudrait pas cependant créer une équivoque. Sans prétendre au monopole de l'antimilitarisme, le comité de Paris tient à prévenir tous ceux qui s'intéressent à l'élaboration du prochain congrès, que lui seul doit recevoir la correspondance, les rapports, adhésions, etc.

D'autant plus que le camarade Louis Panthier, qui fut secrétaire provisoire du Comité et que nous avons remplacé depuis par Miguel Almereyda, continue néanmoins à recevoir la correspondance et fait partie du nouveau groupe naturien-chrétien-sauvage.

Voilà donc une affaire réglée. Maintenant, il nous faut prévenir aussi les camarades qui nous envoient des rapports, que notre temps est bien limité. Nous leur demandons d'être le plus précis et le plus succinct pos-

sible, d'indiquer seulement quels moyens de propagande ils préconisent sans faire de phraséologie. Nous possédons déjà un stock suffisant de rapports et nous n'aurons que trois journées à Amsterdam pour examiner tout cela. Pour peu que les délégués des pays étrangers en apportent autant, il nous sera très difficile d'en sortir.

Reste la question des délégués. Etant donné les dépenses nécessitées, le Comité de Paris ne pourra guère envoyer que quatre camarades. Cela n'empêche aucunement tous les groupes aussi bien de Paris que de province, qui pourront le faire, de déléguer un des leurs. Plus nous serons, plus il y aura d'organisations représentées, évidemment mieux cela vaudra.

Pour terminer, rappelons que tout ce qui peut intéresser le prochain Congrès, doit être adressé soit aux secrétaires : Miguel Almereyda et L. Vallerie, au *Libéraire*, soit au trésorier : A. Delale, à la Bourse du Travail.

## L'Organisation du bonheur<sup>(1)</sup>

CHAPITRE III

L'ABSURDITÉ DE LA PROPRIÉTÉ

(Suite)

Conséquences de l'absurdité de l'idée subjective de propriété. — Le vol

(Suite)

Il serait facile, avons-nous dit, de montrer que toutes les conséquences de l'idée absurde de propriété sont absurdes et, en parlant de l'argent, nous n'avons voulu que prendre un exemple. Pourtant, avant de conclure et de résumer ce chapitre, il importe de dire quelques mots d'une autre conséquence, absurde entre toutes, de l'idée absurde de propriété. Nous voulons parler de ce qu'on appelle le vol.

Nous avons établi que propriété implique PRISE INITIALE. Quelque chose est considéré comme étant à un tel, parce que quelque part, à un moment donné, QUELQUES-UNS L'ONT PRIS ET L'ONT PASSÉ A D'AUTRES.

Cette conception aboutit directement à ceci :

Au lieu de constituer des réserves à la disposition de ceux qui en ont besoin, au moment où ils en ont besoin, on constitue des réserves à la disposition d'individus qui n'en ont pas besoin pour leur consommation personnelle ou qui ont au-delà de leur consommation personnelle. Et pendant ce temps d'autres ne consomment pas ou consomment moins que leurs besoins. Il en résulte que ces malheureux devraient être logiquement désireux de se l'approprier et que tout naturellement les « propriétaires » se trouvent amenés à se protéger contre les « prolétaires ». Les « propriétaires » ont trouvé le moyen de « légitimer » leur attitude en persuadant aux « prolétaires » et en se persuadant à eux-mêmes (*a priori*, bien entendu) que seules certaines *prises initiales* sont valables (premier occupant, conquêtes, titres de propriété, spoliations légales, etc.) et que les *prises subséquentes* ne le sont pas. Ces prises subséquentes sont qualifiées *vol* par les lois :

— Pierre est propriétaire. Cela veut dire qu'il détient quelque chose qui a été pris à un moment donné.

— Paul prend ce quelque chose à Pierre. Il est considéré, non comme propriétaire, mais comme voleur.

La propriété résulte d'une PRISE ADMISE, le vol résulte d'une PRISE NON ADMISE ; voilà toute la différence.

Proudhon, reprenant (beaucoup moins bien) les théories de Brissot de Warville, nous dit : « La propriété, c'est le vol. »

Nous disons, nous : La propriété et le vol sont des idées subjectives absurdes. Elles ne correspondent à aucune réalité tangible. Je vois une maison, un champ, un arbre, un homme. Cet homme habite la maison, cultive le champ, récolte les fruits de l'arbre. Je dis : La maison, le champ, l'arbre sont à l'homme. On me répond : Non, ils sont à un autre qui habite ailleurs, et auquel l'homme paie un loyer. Et je pense : Il en est ainsi, parce que l'homme et « son propriétaire » croient à la propriété. Il n'en serait pas ainsi, s'ils n'y croyaient pas.

De même que la divinité, la patrie, croque-mitaine, le diable, etc., l'idée propriété n'existe que dans l'imagination des hommes et parce que les hommes y croient ; elle n'existera plus dans l'imagination des hommes, quand les hommes n'y croiront plus. Ce jour-là, il existera encore des maisons, des champs, des arbres.

Traiter un homme de voleur, c'est faire savoir que l'on a le préjugé propriété. Dire « La propriété, c'est le vol », c'est admettre la propriété. Pour qui n'admet pas la propriété, il n'y a pas de propriétaires, il n'y a pas de voleurs ; il y a des fous ignorants qui ne savent ni faire circuler, ni répartir la substance, ni en constituer des réserves à la portée de tous ; ces fous ignorants s'arrachent la substance dont ils devraient régler méthodiquement et scientifiquement la circulation. Ils vont jusqu'à appliquer les ineptes principes de propriété et de vol à la substance humaine, qu'ils s'arrachent et se disputent comme les autres substances (esclavage, larcin, salaire, prostitution, mariage, collage, coquage, etc., etc., etc.) ; il leur faut, par suite de cette conception de propriété et de vol, tout un attirail (justice, force publique, prisons, bagnes, échafauds, etc.) pour protéger ceux qui prennent trop, contre ceux qui n'ont pas assez, pour assurer l'injustice et la mauvaise répartition.

On verra plus loin combien il serait facile d'établir une répartition équitable du travail et de la consommation en réglant ses actions d'après les grands principes établis *a posteriori* et que nous avons énumérés plus haut.

Nous montrerons qu'en se comportant

(1) Voir le *Libéraire* à partir du 29 août 1903.

d'après ces principes, les hommes, au lieu de souffrir, de s'asservir les uns les autres, de s'insulter, de se torturer et de vivre misérablement en dehors de toutes les lois naturelles, arriveraient aisément à l'harmonie physiologique.

Le principe de la circulation de la substance une fois bien établi et bien compris, le principe de la prise au tas en découle logiquement, ainsi qu'on le verra, et le problème social se résoud par les formules suivantes que nous développerons longuement :

Création de réserves abondantes à la disposition, non de propriétaires, mais de consommateurs.

La prise limitée par l'individu raisonnable au besoin et cessant après l'assouvissement. La mise limitée aux besoins communs et aux forces individuelles.

Organisation telle que les énergies envahissantes soient utilisées par les humains pour produire de l'énergie humaine (sélection universelle — minérale, végétale, animale — au profit de l'espèce humaine).

Voici les principes très simples que nous croyons pouvoir établir logiquement, que nous détaillerons et dont nous montrerons que l'application est facile et possible dans un avenir prochain. Paraf-Javal.

\*\*\*

L'ABSURDITÉ MILITARISTE

Réponse à quelques objections formulées à la réunion de l'Eden du Temple.

Dire : « Armée signifie total des soldats » n'est pas un postulat, mais une constatation.

Dire : « Pour que l'armée se supprime elle-même, il faut : 1° que ceux qui sont soldats cessent de l'être ; 2° que ceux qui sont susceptibles d'être soldats se refusent à l'être », ne peut être appelé créer des catégories arbitraires, c'est déterminer rigoureusement, sans omission, ni excédent, des catégories répondant à l'objet proposé. En effet, un total d'unités dont on retrancherait toutes les unités, et auquel on ne pourrait ajouter aucune unité nouvelle, serait égal à zéro.

On peut se placer à d'autres points de vue et considérer d'autres catégories, par exemple, celle des gens qui puent des pieds et celle des gens qui ne puent pas des pieds, ou même celles, plus intéressantes en l'espèce, des gens qui commandent et des gens qui obéissent. Il suffit pour ces deux dernières de remarquer que la catégorie commandante est quant à elle-même à notre point de vue, sa suppression dépendant de l'auto-suppression de la catégorie obéissante. En effet, le jour où il n'y aura plus de soldats, les chefs n'auront plus de raison d'être, ni de possibilité d'exercer leur autorité. Ils seront supprimés de fait.

P. J.

## ÉTUDES FÉMINISTES

LE DROIT DES VIERGES

A Louis Lumet

Le féminisme a, paraît-il, mission d'émanciper la femme, mais c'est sur l'homme qu'il dirige surtout le feu de ses batteries. Il y aurait cependant beaucoup à faire. Les préjugés moraux qui avilissent la femme et font d'elle un être privé de vie, d'expansion, de sentiment vrai, un être de douleurs et de mensonges, trouvent dans les féministes des conservateurs vigilants, des apologistes forcés.

Le catholicisme a restreint les manifestations vitales, attachant au sacrifice, au renoncement, à toutes les abstentions qui font échec à la vie, les mérites nécessaires pour être admis à la droite du Père. Le juste est celui qui méprise les joies humaines. Les saints sont ceux qui se privent volontairement des plus légitimes satisfactions. L'ignorance, le jeûne, la crasse, les souffrances physiques, la chasteté sont des vertus théologiques qui influencent encore notre humanité dans une certaine mesure.

Parmi ces vertus sanctificatrices, la société a conservé celles qui consolident le principe d'autorité et en facilitent l'exercice. Nous nous débattons encore sous toutes sortes de contraintes morales. La femme surtout reste soumise à toutes ces doctrines de néant qui contribuent, pour beaucoup, à rendre odieuse la part qui lui est faite. L'Eglise et la Société ont ainsi limité la Vie à sa source même.

Condamnée à la virginité jusqu'au jour de son mariage, c'est-à-dire jusqu'au moment où sa famille consentira à la vendre elle-même ou à lui acheter un époux, la femme doit faire violence à son tempérament, à ses désirs, à l'ambiance qui lui souffle aux narines palpitantes les senteurs fortes de la vie universelle. Sous ses regards, les êtres de la création s'animent, se recherchent, s'accouplent. Les végétaux se dressent de toute leur taille vers la lumière, vers le soleil, aspirant, avec l'air qui passe, le germe fécondant qui perpétuera l'espèce.

Un être traverse cette joie formidable de tous les instants, sans y prendre part, boudant à la nature, se refusant à l'allégresse des sens, au bonheur intense qui fait vibrer les organes et satisfait les chairs. C'est la femme. De par la loi et la morale, elle doit ignorer, elle doit mépriser la vie qui l'entoure et la meurt.

Tant qu'un homme ne l'aura pas cho'sie parmi ses pareilles — non par amour, mais par intérêt — la femme devra fermer ses yeux, ses oreilles et ses sens à toutes manifestations viriles. Encore, si ses désirs ne s'éveillaient qu'avec sa chair, le mal serait déjà terrible. Mais il faut compter avec l'existence qu'elle mène au salon, à l'atelier et dans la famille, où rien n'échappe à l'observation de son intelligence en éveil. C'est l'âge où les moindres détails se dessinent en relief dans sa mémoire.

On n'appréhend rien à la femme. Généralement, bien avant l'âge nubile, elle devine et conçoit la nature. Comment n'en serait-elle pas instruite de bonne heure, puisqu'en elle la nature s'affirme en un rythme harmonieux et toujours renaissant. Cependant,



l'imagination, alimentée par les conversations et les lectures, par le spectacle de la rue et les actes qu'elle surprend, travaille la chair, la domine et l'excite. L'approche de l'homme la trouverait prête à s'ouvrir pleinement à la vie intégrale.

C'est alors qu'interviennent les préjugés. Il faut rester vierge pour l'amour, pour la morale, pour le mariage. L'homme n'approchera de la femme qu'autant que le permettront la famille, le fonctionnaire et le prêtre. La femme ne l'aura pas choisie elle-même, elle n'aura pas été attirée vers lui par les mystérieuses effluves qui la rendaient rêveuse et taciturne. L'homme s'empêchera de la femme en propriétaire et la déflorera, comme on entre chez soi, en maître incontesté, mais sans grâce, sans beauté, sans passion, sans rien qui embellisse et fasse aimer la vie.

L'acte honteux, répugnant et défendu pour la jeune fille, devient pour la femme livrée à l'époux muni de ses droits, légal, légitime et autorisé. L'œuvre de chair sera l'exercice d'un droit ou la charge d'un devoir. Ainsi l'exigent impérieusement les intérêts de la société. Si la femme a le tempérament qu'il faut pour se soumettre et obéir, elle devient la femme heureuse, la femme irréprochable, l'honnête femme, devant laquelle s'excitent très laborieusement les féministes.

Mais sait-on de quelles misères est faite une honnête femme ? Se demande-t-on jamais à quelles nécessités secrètes elle a dû recourir, à quelles parodies solitaires elle a dû se livrer pour garder intact le tribut qu'elle apporte à la morale et à l'honnêteté ? Nous avons le droit de le demander — et d'en rire — au nom de celles que les honnêtes femmes regardent passer avec insolence, du haut de leur vertu montée en graine. Car c'est l'honnêteté des unes qui fait le mépris dont on accable les autres. C'est la vierge qui cause la prostituée. C'est parce que des femmes se refusent à la fonction génitrice que d'autres se vendent pour recueillir la sève de vie et donner à l'homme l'illusion de l'amour.

La virginité, c'est le renoncement, c'est l'abstention, c'est la mort. C'est la concession accordée par la femme au passé d'ignorance et de mysticisme, aux siècles obscurs où les souffrances du Crucifié étaient données aux hommes en exemple, où l'instrument du supplice, l'emblème de la religion d'effroi, allongé sur la terre son ombre infâme.

Le salut est-il donc dans la méconnaissance volontaire du principe même de la vie ? Non, les femmes qui obéissent à la nature et se jettent dans la vie, passionnément, font plus pour l'émancipation de leur sexe que toutes les revendications politiques imaginables. La femme émancipée nous conviera aux fêtes maudites de la chair, aux joies paternelles de la beauté, de l'amour, de la saine et robuste maternité. Le droit des vierges ne consiste pas à exiger de l'homme avec lequel elle veut s'unir, le même apport d'ignorance et de privations. Le droit qu'ont les vierges, c'est de s'ouvrir ostensiblement à la révélation des forces vitales.

Henri Duchmann

## LIVRES A LIRE

### Durée des périodes géologiques

Il est de la plus haute importance, pour comprendre l'évolution et surtout celle de l'homme, de bien se représenter l'énorme durée pendant laquelle a lieu le développement progressif de la vie organique sur notre planète. Pour les raisons que je donne dans la 16<sup>e</sup> leçon de mon Histoire de la création (traduction française, page 347), il est impossible d'estimer, même d'une façon approximative, le nombre des millions d'années. La plupart des géologues s'accordent à penser qu'il s'est écoulé au moins cent millions d'années depuis le début de la vie organique. Les estimations sont, du reste, si variables que, récemment (1897), Goodchild, après un calcul très minutieux basé sur la géologie, s'est arrêté au chiffre minimum de mille quatre-cent millions d'années, dont quatre-vingt-treize millions pour la seule période tertiaire, qui est relativement courte ! En revanche, au Congrès de Cambridge, à l'occasion de ma communication du 26 août, le révérend Stebbing a fait remarquer que, d'après un calcul basé sur l'astronomie physique fait par sir William Thompson, cette durée ne pouvait excéder vingt-cinq millions d'années. Je lui ai répondu que je regardais les chiffres servant de base à tous ces calculs comme insuffisants, la méthode elle-même comme incomplète, et que, d'autre part, j'étais parfaitement incapable de me représenter, même d'une façon approchée, ces énormes périodes de temps. Que je porte l'apparition de la vie organique à vingt-cinq, cent ou mille quatre-cent millions d'années en arrière de ce jour, c'est absolument équivalent pour mon imagination ; il doit en être de même pour la majorité des autres hommes. En tous les cas, nous pouvons admettre un minimum de vingt-cinq millions d'années. C'est une durée colossale et tout à fait suffisante pour permettre de comprendre les modifications des formes animales et végétales sur notre globe, même si l'évolution a été très lente ; c'est, du reste, tout ce qui nous intéresse ici.

S'il nous est interdit de déterminer la longueur absolue du temps pendant lequel s'est accomplie l'évolution, nous possédons, en revanche, la possibilité d'estimer la durée relative de ses diverses périodes. La base empirique pour ce calcul, nous est fournie par l'épaisseur variable des couches sédimentaires qui ont été déposées par l'eau pendant cet intervalle de temps.

Si quelques anthropologistes admettent que l'homme existe depuis environ un million d'années, la plupart estiment l'âge de notre espèce à un demi-million d'années et même moins. Cependant on admet d'une façon à peu près générale qu'il s'est écoulé au

moins cent mille ans depuis l'apparition de l'homme sur la terre. Cette durée est bien plus longue qu'on ne le pensait encore vers le milieu de ce siècle, bien plus longue surtout que ce dont un enseignement tout à fait défectueux imprègne malheureusement le cerveau de la jeunesse des écoles.

Il serait à souhaiter, pour le progrès de la science, qu'on donne de très bonne heure aux enfants une idée approchée de l'âge énorme de la terre et de sa population organique. De la sorte, ils se feraient une idée de l'infini, de la durée, de même que la contemplation du ciel étoilé leur donnerait la première notion de l'infini de l'espace.

Les éléments de la géologie historique, cette science si intéressante et si propre à élever l'esprit, constituent un inappréciable moyen d'éducation qui ne devrait être négligé dans aucune école et qui trouverait sa place naturelle à côté de la géographie.

Ernest Haeckel.

(Extrait de L'Etat actuel de nos connaissances sur l'origine de l'homme, traduction Laloy ; Schleicher frères, éditeurs, Paris.)

## Causerie ouvrière

### Ecoles Libéraires

S'il me fallait donner mon avis sur la meilleure façon d'agir en vue de la constitution d'une société meilleure, sans hésitation je dirais : C'est à faire l'éducation première des enfants.

Où, c'est pour ceux qui deviendront les individus libres d'une société libre, que nous devrions dépenser tout ce que nous avons de temps, de courage, de bonne volonté et de conviction.

Comme Pénélope, qui défaisait la nuit l'ouvrage fait le jour, nous sommes astreints pour les résultats immédiats à toujours défaire un ouvrage qui se recommence sans cesse.

L'éducation de la révolte et de la dignité que nous essayons de donner dans nos familles, dans les syndicats, dans les groupes d'études, dans les U. P., mais, c'est presque le supplice du *Hard Labour*, du travail formidable et inutile.

En effet, nous faisons l'éducation des jeunes gens, des femmes et des hommes, mais nous négligeons les enfants.

Or, si nous voulons épargner à ceux qui nous suivront la rude tâche de se débarrasser des préjugés, de s'affranchir de toute tutelle, de compter sur eux-mêmes, commençons donc par empêcher de notre mieux qu'on empoisonne moralement nos enfants, comme nous l'avons été nous-mêmes. Ce sera leur épargner la douleur des vomissements.

Certes, j'en conviens, la besogne révolutionnaire d'éducation entreprise par les libéraux dans les syndicats, dans les groupes d'études est utile, je dirai même indispensable. Loin de décourager ceux qui s'y adonnent de si bon cœur, j'applaudis aux nouveaux venus. Bien mieux, je sollicite tous les libéraux qui sont ouvriers, qui sont exploités, à former des syndicats ou à adhérer à ceux déjà formés. Les jeunes syndicalistes qui se continuent de toutes parts deviendront, je l'espère, les pépinières de nos militants syndicalistes révolutionnaires, antimilitaristes.

Mais que ceux qui ne se sentent point attirés par la propagande à faire de ce côté, qui ne se reconnaissent pas aptes à batailler dans ce carré de militants, fassent au moins meilleur ouvrage encore en s'adressant aux jeunes, tout jeunes enfants.

Qu'ils essaient d'adapter à quelque chose d'utile leur tempérament positif, leur patience, leur douceur.

Aux nerveux, aux impatientes, aux remuants, aux impétueux : la lutte, l'action perpétuelle.

Aux sentimentaux, aux pondérés : l'éducation précieuse de l'enfance.

Cela n'est pas impossible à faire, puisque cela fut déjà tenté.

N'y eût-il pas déjà l'école libérale ? — Oui, mais elle échoua.

Pourquoi ? — Parce que cette école, au lieu d'être pour les enfants, était pour les adultes et que les adultes sont accablés par leurs préoccupations de tous les jours, par leur lutte pour la vie ou par leur militantisme dans les syndicats ou ailleurs.

Mais que florissent quelques écoles libérales pour petits enfants et l'on verra les résultats.

J'en connais une déjà : dans le XII<sup>e</sup> arrondissement, elle fonctionne très bien, elle fonctionnera mieux encore d'ici quelque temps si tous ceux qui s'enthousiasment pour elle ne l'abandonnent pas.

La tâche est si belle, le but à atteindre est si prometteur que j'en voudrais voir dans tous les arrondissements, dans tous les quartiers et, bientôt, dans chaque rue.

Arrachons nos enfants à l'éducation de l'Eglise. Arrachons-les aussi à l'éducation de l'Etat.

Ce n'est pas moi qui me plaindrai de l'accaparement des militants par cette besogne salutaire.

L'expérience du XII<sup>e</sup> m'enchanté. Je crois fermement à la possibilité d'une multiplication soudaine de ces sortes d'écoles libérales, dont l'ennemi du Peuple a déjà parlé.

Les actifs et les intelligents camarades libéraux qui ne se sentent aucune prédisposition pour le grossier et brutal travail de défrichement, peuvent facilement exercer leur délicatesse au beau geste de l'enseignement dans un terrain qui n'a encore produit aucune mauvaise herbe.

Les enfants ont une sorte d'instinct de liberté. Cet instinct est annihilé par la discipline scolaire.

Le sentiment du beau, du vrai, du juste, est également chez l'enfant. L'école chrétienne ou l'école communale laïque, au lieu de le développer, atrophient ce sentiment en

l'adaptant à l'absurde idée de Dieu ou à l'odieuse et inepte idée de Patrie !

Il y a donc beaucoup à faire et il faut de la confiance en soi pour se mettre en chantier.

Nos amis, organisateurs de l'école libérale du XII<sup>e</sup> arrondissement ont actuellement de 20 à 25 élèves de 7 à 14 ans, assidus aux cours.

Sans pression, d'eux-mêmes, les enfants viennent à l'école le soir de 8 à 10 heures.

Autant ils redoutent l'école communale et ses pions, autant ils recherchent l'école libérale et les grands amis qui s'occupent d'eux si fraternellement.

Ils déplorent même que cela n'ait lieu tous les jours de la semaine.

On a tout d'abord craint qu'après une journée d'école communale, deux heures d'école libérale les fatiguent et les lassent. Il n'en a rien été, parce que durant ces cours les leçons ne sont pas forcées.

Tandis que celui qui veut bien qu'on s'occupe de lui à son tour est en train d'apprendre avec le professeur volontaire et désintéressé, les autres lisent ou écoutent un autre camarade qui raconte quelque chose d'instructif ou d'amusant. D'autres encore, en attendant qu'on leur demande s'ils sont disposés à prendre la leçon pour laquelle ils sont venus, font de la gymnastique ou jouent de plusieurs façons. D'autres enfin, sans qu'on le leur dise, écoutent la leçon donnée à celui dont c'est le tour et en profitent.

Ainsi, en toute liberté, s'instruisent et s'entraînent nos enfants.

Les observations faites sont amicales, amusantes et instructives et produisent le meilleur effet. Pas de récompenses artificielles, aucune punition !

Je connais très particulièrement un enfant qui avait plaisir à aller à cette école. Il y apprenait et on ne se plaignait pas de lui, alors qu'à l'école communale, durant cinq à six ans, il ne fit jamais rien qu'ennuyer les autres, son pion et s'ennuyer lui-même. Si l'école libérale avait commencé plus tôt, il n'aurait pas été du tout à l'école communale où il n'aurait rien de bon que des pâles couleurs, de la nervosité, du dégoût et souvent les maladies des autres, sans compter les habitudes sordides et hypocrites.

L'école libérale du XII<sup>e</sup> a ou aura quatre jours de cours de deux heures chacun par semaine.

Le mardi, cours de gymnastique raisonnée, sans discipline ; c'est-à-dire sans éducation militaire, sans mouvements d'ensemble, sans exercices inutiles et quelquefois antihygiéniques pour certains. Un camarade qui n'a pas dépensé sa jeunesse dans la seule étude du développement forcé de la force brutale, mais qui suit cultiver les exercices physiques et les raisonneurs, donnera avec succès, étant donné son caractère doux et son intelligence, des leçons de culture physique qui feront des hommes forts et non des brutes.

Le mercredi, cours de mathématiques expérimentales. Par le toucher, par la vue, par l'expérience, les enfants apprendront la valeur, le volume, la pesanteur des choses. Ces cours de mathématiques s'agrémenteront de problèmes amusants qui se retiennent fort bien par les enfants.

Le jeudi (dans la journée), cours de dessin d'après nature. Durant les beaux jours, en promenade en plein air ; durant les mauvais jours, dans les musées. En même temps, ou par la suite, cours de modelage.

Le samedi : Musique, Chant, Littérature. Tandis qu'un camarade donne la leçon de violon, un autre camarade fait solfège, ou apprend le chant aux autres. Dans un coin ou en l'absence de l'un des deux professeurs de musique, un camarade lira des poésies, des belles pages de littérature qu'il expliquera, qu'il commentera. Il apprendra à lire et à dire à ceux des enfants qui s'y prêtent volontairement.

Le dimanche, dans les bois, sur les collines, dans les carrières, grandes et instructives promenades. Botanique, géographie, minéralogie, etc., seront enseignées sans que s'en aperçoivent les élèves, à l'ombre des grands arbres ou sous les chauds rayons d'un gai soleil.

Enfin les vacances, seront l'expérience offerte pour la véritable école libérale où tous les jours seraient des dimanches pour nos enfants.

On trouvera bien aux environs de Paris ou dans la grande banlieue un coin ou même plusieurs, en plein bois ou en pleine campagne, en tout cas en plein air, où s'édifiera passagèrement une colonie de vacances.

Voilà l'œuvre à laquelle veulent se vouer de jeunes camarades libéraux, dégoûtés des discours vides, des efforts méconnus ou presque stériles.

Certes, nous le disons bien haut, ceux-là, prennent la meilleure part dans la lutte sociale, dans la propagande révolutionnaire. Ils vont à la source. Ils n'édifient pas à l'envers, ils ne construisent pas leur maison en commençant par le faite ; ils ne consolident pas, ils ne démolissent, ils édifient, ils façonnent les matériaux d'un monde nouveau.

Cependant, dans la marche tantôt lente, tantôt précipitée vers l'étape, aucun effort n'est inutile ; aucune qualité n'est nuisible, aucun défaut non plus. C'est pourquoi nous ne dirons de mal d'aucune initiative ni d'aucune individualité sincère. Laissons à chacun son tempérament, sa méthode ; disons simplement ce que nous croyons bien ; faisons constamment ce que nous croyons utile et laissons dire.

Ce ne sont pas toujours les arbres qui portent les plus belles fleurs, qui donnent les meilleurs fruits.

Tâchons seulement que les fleurs soient belles et que les fruits soient bons. Soyons surtout attentifs à ne pas être absents au moment de les cueillir.

G. Yvetot.

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le recouvrement par la Poste.

## L'HYGIENE DU CERVEAU

L'enfant est l'embryon de l'homme. L'homme est le développement de l'enfant.

Si l'on déforme lentement un des membres d'un enfant, l'homme qu'il deviendra aura aussi ce membre déformé ; si l'on omet de faire agir un muscle ou une série de muscles dans le corps de l'enfant, ce muscle ou cette série de muscles seront atrophiés chez l'homme, et si l'on impose à ce muscle ou à cette série de muscles une trop forte somme de travail, par l'excès ou l'arrivée au même résultat : l'atrophie chez l'homme de ces muscles surmenés dans la période de l'enfance.

Pour prévenir ces accidents, il existe une science, l'hygiène, avec des représentants officiels nommés docteurs, dont la compétence, souvent purement commerciale me paraît être souvent une discussion sur ce terrain.

Mais où je voudrais attirer l'attention, c'est sur l'ensemble des phénomènes parallèles qui s'accomplissent dans le cerveau de l'enfant, — déviation ou atrophie, — sur le travail constant à faire pour éviter ces accidents, tout en favorisant le libre développement de l'individualité.

Il existe une science officielle nommée pédagogie, fixant rigoureusement les préceptes de l'hygiène du cerveau et dont les docteurs sont légion. On les appelle instituteurs, professeurs. Ils forment un corps tout puissant, l'Université. Leur enseignement est laïque, gratuit, obligatoire, et tous les cerveaux doivent passer sous la toise égalitaire de cet enseignement.

Or, les quelques années que j'ai passées à enseigner dans les écoles primaires, ainsi que mon goût personnel me portent à étudier, avec tous ceux que préoccupe cette question d'une importance primordiale, ce que devrait être l'enseignement actuel, ce qu'il convient de faire pour le rendre rationnel, quelles sont les règles premières de l'hygiène du cerveau. C'est ce que je me propose de faire en une série d'articles.

Depuis l'enseignement de la grammaire, jusqu'à celui de la géométrie, en passant par toute la série des matières mises aux programmes des écoles, il y a à rectifier, à ajouter, surtout à élaguer.

A rectifier la direction donnée à l'enseignement pour empêcher cette première maladie, la déformation du cerveau chez l'enfant, par conséquent chez l'homme que représente cet enfant.

A ajouter de nouveaux éléments, omis jusqu'à présent, pour éviter l'atrophie d'une ou plusieurs parties du cerveau.

A élaguer, et j'insiste sur ce point, surtout à élaguer, à débarrasser, à affranchir le cerveau de l'enfant d'une quantité d'erreurs, de mensonges, d'inutilités, faibles inquiétants, dont l'encombrement atrophie le cerveau de l'enfant d'une façon aussi certaine que le ferait l'inertie absolue.

Par la forme de cet article, les camarades pourront voir que j'ai l'idée de mettre en pratique les réformes que je crois possibles immédiatement.

Dans ce travail, j'espère qu'ils ne me ménageront pas les critiques, et qu'ils me porteront des documents pouvant servir utilement à l'édification rationnelle de l'hygiène du cerveau chez l'enfant.

Anna MAHE.

Institutrice aux Causeries Populaires  
30, rue Muller (18<sup>e</sup>).

N. B. — Le typographe et le correcteur ont été priés de respecter l'orthographe de cet article.

## POURQUOI L'ON DOIT ÊTRE SYNDICALISTE

L'intérêt de tous les travailleurs est de se grouper, dans le Syndicat de leur profession respective.

1<sup>o</sup> Il est démontré scientifiquement que l'individu isolé ne peut rien, et qu'il est toujours obligé d'avoir recours à ses semblables — c'est la loi de la nature — pour se mouvoir, se développer, et se reproduire, transformer la matière et se l'assimiler pour les besoins de la vie organique.

2<sup>o</sup> Mais le Syndicat devrait être l'Université Populaire et Professionnelle, où tous les individus de la même profession se réuniraient plus souvent qu'ils ne le font en ce moment pour s'instruire les uns les autres, sans avoir recours à la Bourgeoisie qui a toujours pénétré dans nos Universités Populaires actuelles pour y enseigner, que ce qui ne porte aucune atteinte à leurs privilèges. Et, se servant même de ces Universités comme tremplin électoral, et en ayant toujours soin de laisser leurs auditeurs dans la même ignorance de la question sociale.

Appel aux camarades libéraux.

Camarades ! Venez tous aux Syndicats pour y faire de la bonne besogne, car il y en a beaucoup à faire.

Ne restez plus en dehors, dans des petites chapelles, où l'on y discute le plus souvent que sur des pointes d'aiguilles.

Ne restez plus isolés, avec vos bonnes idées, il faut les semer afin qu'elles germent pour la bonne cause. Vos idées sont les miennes ! Mais pour que tous les travailleurs les comprennent, il faut les leur enseigner. Il faut aussi être parmi eux dans les Syndicats, dans les Conseils d'administration, dans leurs sections, y organiser et faire des *Causeries*, leur faire comprendre amicalement, et avec courtoisie, nos idées salvatrices.

Leur faire comprendre qu'il ne faut pas seulement avoir comme idéal la diminution des heures de travail et l'augmentation des salaires. Il faut leur démontrer comment l'on pourrait faire disparaître le *Salariat* et le *Patronat*.

Et leur dire : « Soyez des hommes libres ! » Soyez avec nous pour faire disparaître cette classe parasitaire et autoritaire. Et ne souffrez plus ni autorité ni capitalisme.

Plus d'exploitation de l'homme par l'homme ; et aidez-nous à édifier une société harmonique où l'individu pourra consommer selon ses besoins, produire librement selon ses forces. Cette société que nous rêvons ne sera plus alors un communisme centralisateur et autoritaire. Non ! Mais une société communiste libérale.

Eug. DREY.

Membre du Conseil d'Administration de l'Union des Mécaniciens de la Seine.



## AGITATION

## Aux Employés de l'Épicerie !

Dans sa dernière réunion, la Section de l'Épicerie, adhérente au Syndicat des Employés du Département de la Seine, a décidé à l'unanimité de se séparer dudit Syndicat et de former une organisation spéciale ayant pour titre :

Syndicat des Employés de l'Épicerie du département de la Seine (Gros et détail)

Le premier acte du nouveau Syndicat étant de montrer à la corporation tout entière sa ligne de conduite, à cet effet :

Le jeudi 23 juin, à 9 h. 1/2 du soir, Grande Salle de la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, aura lieu, sous les auspices de la Fédération Nationale des Travailleurs de l'Alimentation, un Grand Meeting des employés de l'Épicerie, avec le concours des camarades : Amédée Bousquet, secrétaire de la Fédération de l'Alimentation ; E. Bonnet, secrétaire du Syndicat des Employés de l'Épicerie ; H. Anis, Trésorier du Syndicat des Employés de l'Épicerie ; M. Doublier, E. Laval, membres du Conseil du Syndicat des Employés de l'Épicerie ; G. Augereau, membre du Syndicat ; Lebas, membre du Conseil du Syndicat.

## Camarades épiciers !

Depuis longtemps germe dans notre corporation l'idée syndicale. Aujourd'hui elle tend à s'affirmer, puissamment enracinée dans la conscience des commis épiciers.

Tous vous viendrez donner la vie et la puissance à l'organisation de la lutte et à l'École de Solidarité que sera et doit être notre Syndicat.

## Camarades,

La tâche sera dure, mais les concours ne nous manqueront pas.

La Fédération Nationale des Travailleurs de l'Alimentation, dont la puissance s'est si nettement affirmée dans la question des Bureaux de placement nous assure de son concours matériel et moral.

La Confédération Générale du Travail, concentration de toutes les forces organisées du Proletariat, est de cœur avec nous et son appui ne nous fera pas défaut.

## Camarades,

Aucun d'entre vous ne saurait manquer à son devoir.

La journée du 23 juin doit être et sera, pour la corporation de l'Épicerie une manifestation énergique, où, secourant notre torpéur, nous marquerons dans les annales du Proletariat notre suprême désir de vivre en hommes libres.

Camarades, tous au Syndicat ! En masse à la réunion du 23 juin.

Vive le Syndicat des employés de l'épicerie !

## Pour le Syndicat :

Secrétaire, E. BONNET ; Secrétaire-adjoint, BELLANGER ; Trésorier, H. ANIS ; Trésorier-adjoint, LEROY ; Membres du Conseil, J. SOUL-LA, E. FOLLET, M. DOUBLIER, LEBAS, E. LAVAL ; Suppléants au Conseil, F. RENARD, P. BIDART, A. BESSARD.

LYON. — S'il y a encore des personnes qui ont la sottise de croire à l'inutilité des chiens de garde de la police lyonnaise, ces simples faits pourront peut-être les dissuader de leur erreur ; bien entendu il est inutile de dire que si dans son sein il s'est trouvé des complots d'assassins et des concussions, et des souteneurs honteux, ce n'est qu'à la trop grande confiance qu'ils accordaient à ceux qui venaient offrir leur service. Aussi, depuis, s'étant sérieusement épurés, c'est contre les grévistes qu'ils redoublent de zèle et de vigilance.

## En voici un fait :

Les dockers de la Compagnie fluviale de Navigation étant en grève, pour les persuader qu'ils ont tort de ne point vouloir se laisser exploiter au prix qu'il leur est offert, ni de se soumettre à la volonté de leurs exploiters, ils redoublent de brutalité à leur égard, mais comme ces répugnants individus n'ont de l'activité que lorsqu'ils peuvent nuire aux travailleurs, par ordre de leurs chefs ils vont à la

sortie de l'asile de nuit et de la bouchée de pain racoler les misérables pour le compte de la Compagnie de Navigation qui, ensuite, conduits par eux dans ses bureaux, doivent remplacer les ouvriers en grève ; et s'ils ne veulent point accepter cet obligatoire contrat de travail, ils sont immédiatement arrêtés pour vagabondage.

C'est ainsi au XX<sup>e</sup> siècle que la classe bourgeoise et capitaliste comprend la liberté du travail.

## LE GROUPE GERMINAL.

## La prudence parentale en Cour d'Appel

Il y a deux mois, trois travailleurs de Lens, rédacteurs à l'Action syndicale de cette ville, les camarades Brouillon, Mérése et Bequet, avaient été après un jugement à huis clos condamnés par le tribunal correctionnel de Valenciennes, le premier à vingt jours de prison, les deux autres à 50 francs d'amende, pour articles prétendus « outrageant la morale publique ». En réalité, ils avaient adopté et propagé les doctrines défendues par le périodique *Régénération*, 27, rue de la Dûce, fondé par le citoyen Paul Robin.

Ils ont fait appel de ce jugement. L'affaire a été plaidée il y a une quinzaine de jours devant la Cour de Douai avec beaucoup de puissance et de talent par M. Wilin, avocat de la Confédération générale du Travail. La Cour vient de rendre un arrêt acquittant les trois prévenus.

Cet arrêt a une grande importance, c'est un précédent précieux. Au moment où des réactionnaires défenseurs très exagérés de la prétendue moralité publique, sous l'impulsion du sénateur Brenger, tendraient à faire confondre avec la pornographie (b) les doctrines philosophiques et utilitaires de la prudence procraïque, les conseils pratiques donnés aux pauvres gens de n'avoir d'enfants qu'en proportion des moyens dont ils disposent pour leur assurer une vie heureuse pour eux-mêmes, et utile à leurs semblables.

## ESPAGNE

Les grèves continuent à surgir en Espagne sur divers points du territoire. A Bilbao, ce sont les typographes, les boulangers, les mineurs qui ont abandonné le travail. Naturellement les soldats sont intervenus, non seulement pour défendre le patronat menacé, mais encore pour travailler dans les boulangeries à la place des ouvriers. En vain une délégation est-elle allée prier le commandant général de retirer les troupes ; elle s'est heurtée à un refus formel.

La gendarmerie, toujours fraternelle, s'occupe à bâtonner les grévistes.

A Palma, les ouvriers maçons réclament une diminution d'une heure de travail.

A Saragosse, dans une usine de bière, à la suite de mauvais traitements de la part des contre-maîtres, les ouvriers ont cessé tout travail.

Les garçons coiffeurs se sont également mis en grève. La population s'est solidarisée avec eux et les chiens se font opérer à domicile.

A Malaga, grève de cochers.

A Ferrol, grève de bûcherons.

A Madrid, les femmes commencent à s'agiter et c'est bon signe. Trop longtemps les ouvrières se sont tenues à l'écart de tout mouvement, s'occupant d'autres choses que de question sociale. Leur intérêt cependant est le même que celui des hommes, leurs frères de servitude. Le jour où elles pourront et sauront elles-mêmes formuler leurs revendications, un grand pas sera fait dans la voie de l'émancipation économique. C'est pourquoi nous sommes heureux de mentionner le meeting tenu par les ouvrières couturières qui viennent de s'organiser en Société de résistance.

On nous annonce qu'à Mahon le journal ouvrier *El Pormier del obrero* vient de paraître. Aucun imprimeur ne voulant accepter d'imprimer cette feuille, les compagnons ont tout de même résolu le problème en se cotisant pour acheter une petite machine et des caractères de typographie.

Dernièrement le chef de la police de Sery, Oliveira, se faisait rosser dans un cercle de la bonne société pour avoir triché au jeu. Pour se venger, il ne trouva rien de mieux que d'ima-

giner un bon petit complot, anarchiste et de faire procéder à des arrestations en masse. Malheureusement pour lui, le juge instructeur s'aperçut de la machination et fit mettre les prisonniers en liberté. Ce pauvre Oliveira est réduit à chercher d'autres moyens pour sauver la société. L'hebdomadaire anarchiste, *et Rebelde*, vient d'être saisi pour la quinzième fois (sur 25 numéros parus). Tous ses rédacteurs sont actuellement en prison et sont tout de même arrivés à faire paraître leurs articles. Ce sont Jésus Navarro, Julia Canba, Antonio Apello et Miguel Arlat qui vient d'être jugé pour son attentat contre Maura.

## AUTRICHE

Les entrepreneurs de construction de Vienne ont renvoyé sans congé quarante mille ouvriers. Cela pour leur apprendre à s'organiser et à ne pas se montrer dociles aux ordres du capital.

On compte actuellement cent soixante-dix mille sans-travail à Vienne. C'est la ville où il y a le plus de sans-travail. On compte parmi eux beaucoup de professions dites libérales : ingénieurs, architectes, dessinateurs, etc.

En Autriche, la petite bourgeoisie envoie ses enfants dans les écoles supérieures croyant leur assurer ainsi un sort meilleur. Mais l'industrie n'est pas encore assez développée en Autriche. De là le nombre considérable de sans-travail aussi bien parmi les ingénieurs que parmi les ouvriers.

## ANGLETERRE

Le célèbre peintre anglais, Miss Heath, vient de terminer le portrait de Pierre Kropotkin. Ce portrait, exposé dans le salon de la Société Royale de Géographie de Londres, attire un grand nombre de visiteurs.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu de chez Stock l'ouvrage de M. Elie Peyron : *Bazaine fut un traître ?* (Étude sur la campagne de Lorraine en 1870.) Prix : 2 francs.

— *Novy Kuit*, le journal anarchiste de Prague, édité par Neumann, vient de se transformer en revue de 24 pages : la *Revue illustrée*.

— Le deuxième numéro de *l'Espagne Inquiète* vient de paraître avec des articles d'Alfred Naquet, Malato, Bonafoux, Farrida del Marmol. Ce journal continue à menacer sa campagne courageuse contre le gouvernement espagnol.

## COMMUNICATIONS

Congrès anti-militariste d'Amsterdam. — Vendredi 17 juin 1904, à huit heures et demie du soir, salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, et 28, rue Serpente, grand meeting antimilitariste sous la présidence du docteur Meslier, avec le concours assuré de Laurent Tailhade, Albert Willem et Maxence Roldes. Entrée : premières, 1 franc ; secondes, 0 fr. 50.

Pour le Comité d'organisation : Les secrétaires, Miquel ALMEREYDA et L. VALLERIE. Le trésorier, A. DELALE.

*L'Aube Sociale* (Université populaire), 4, passage Davy, au 50, avenue de Saint-Ouen (XVIII<sup>e</sup>). — Vendredi 17, docteur Poirier : Rayons X et Radium avec expériences et projections ; mercredi 22, causerie entre camarades : le Congrès des U. P. ; l'Enseignement qu'il comporte par le camarade Raoul ; vendredi 24, Trichet : la Paix universelle est-elle une utopie ?

*Jeunesse libertaire du V<sup>e</sup>*. — Mardi 21 juin à 8 h. 1/2 du soir, salle Octobre, 46, rue de la Montagne-Sainte-Genève, grande conférence publique et contradictoire par Paraf-Javal. Sujet : les *Troupes humaines*. (Béat religieux, patriotique, militariste, échevalier ouvrier, syndical, coopératif, etc.) — La Tonte et l'Abattoir. — Les Bergers et les Chiens. Entrée : 0 fr. 30.

*Union Bellevilloise*, 9, cité de Gènes, 67, rue Julien-Lacroix. — Samedi 18 juin, causerie am-

icale ; mardi 21 juin, Ecole militaire : cours de dessin pour les enfants ; vendredi 24 juin, Ecole libertaire : cours de musique pour les enfants.

En raison du retard occasionné par la copie de Domela Nieuwenhuis, Darien et Hans Ryner, *L'ennemi du Peuple* ne paraîtra que le 18 juin. On le trouvera dans les kiosques à cette date.

*Causeries populaires* du XI<sup>e</sup>, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 22 juin, à 8 h. 1/2, causerie sur le Congrès antimilitariste, notre attitude.

*Causeries populaires* du XVIII<sup>e</sup>, 30, rue Muller. — Vendredi 17 juin, cours d'espagnol ; lundi 20 juin, causerie sur les Théories anarchistes.

*Jeunesse Syndicaliste de Paris*. — Réunion le lundi 20 juin à 9 heures du soir, salle B. des Cours (Bourse du Travail, rue du Château-d'Eau). Causerie par le camarade V. et sur l'apparition des êtres organisés.

*L'Education libre*, 26, rue Chapon. — Nous avertissons les camarades qu'il ne nous est pas possible, malgré toute notre bonne volonté, de fixer encore la date de l'apparition de la brochure n° 3 n'ayant encore été souscrit que 1,700 exemplaires et il en faut 20,000 pour la faire tirer.

Donc nous attendons pour en faire faire l'impression que ceux qui sont partisans de ce genre de propagande nous apportent leur appui. (Déclaration d'Emile Henry, avril 1894, un franc le cent port en plus.)

*Les libertaires de Saint-Ouen*. — Le samedi 18 juin 1904, à 8 h. 1/2 du soir, salle Gambiras, 16, avenue des Batignolles, causerie entre camarades. Soirée familiale.

BORDEAUX. — *Groupe antimilitariste*. — Réunion tous les jeudis soir, à 8 h. 1/2, de tous les antimilitaristes, rue Kléber (ex-rue Saint-Jacques) n° 65, au coin de la rue Laville, chez Lachard, au débit international.

BORDEAUX. — Réunion des anarchistes tous les samedis soir, à la même adresse, à la même heure.

Vente des journaux et brochures du parti.

MARSEILLE. — Samedi 18 juin à 9 heures du soir, salle du bar Frédéric, rue d'Aubagne, 11, causerie par Jean Marelsan sur les « Tendances Nouvelles de l'Anarchisme » ; mercredi 22 juin à la même heure, et dans une salle qui sera annoncée par les journaux locaux, conférence publique et contradictoire. Sujet traité : l'Esprit scientifique et le néo-mysticisme. (Occultisme, spiritualisme, théosophie.)

Les camarades sont invités à venir en grand nombre à ces conférences où plusieurs personnalités du monde intellectuel de notre ville ont été spécialement conviés.

Dimanche 15 juin, à 9 heures du soir, grande fête familiale, avec le concours des artistes du Théâtre Social.

*Le milieu libre de Provence*. — Dimanche 19 juin, à 5 heures, réunion de tous les adhérents ; création de la Colonie ; communications importantes.

## PETITE CORRESPONDANCE

Marius Riquier prie Paul Grimaux de lui donner de ses nouvelles ou du moins de dire s'il a reçu ses lettres.

Nicolas demande l'adresse exacte de la Fédération Antimilitariste Sud-Est de Lyon.

Prieur, à Thiers. — Ton abonnement finit le 4 juillet. Les invendus au prix du port.

Un camarade se plaint que nous n'ayons pas annoncé la conférence Louise Michel, au meeting Moncey, dimanche dernier. C'est la faute des organisateurs qui ne nous ont pas envoyé la communication.

Aucun. Petit Journal. — Il est préférable que vous preniez le journal chez la marchande, cela l'encouragera à le tenir.

H. G. — Ai bien reçu votre lettre. J'ai fait parvenir à Fortuné dans l'espoir qu'il me la retournerait en même temps que les réflexions qu'elle lui aurait suggérées.

## En vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

LE PROBLEME DE LA REPÉPOPULATION, par Sébastien Faure.....	0 15	0 20
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nettlau) Communisme et Anarchie (P. Kropotkin).....	0 10	0 15
Javal.....	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal).....	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal).....	0 25	0
Les deux haricots, image par Paraf-Javal.....	0 10	0
La Substante universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal).....	1 25	1
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison.....	0 15	0 15
Leurs économiques (Jacques Sautarel).....	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel).....	0 30	0 50
Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier.....	0 50	0 60
Tin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (G. Gohier).....	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkin).....	0 15	0 20
Machinisme (Grave).....	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave).....	0 10	0 15
Colonisation (Grave).....	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus).....	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta).....	0 10	0 15
Militarisme (Domela).....	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier).....	0 10	0 15
La femme esclave (Chaughi).....	0 15	0 20
L'Art et la Société (Ch. Albert).....	0 10	0 15
L'Education libertaire (Domela).....	0 10	0 15
Déclarations d'Elievant (1 <sup>re</sup> ).....	0 10	0 15
Grève générale (par les Etudiants).....	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus).....	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert).....	0 10	0 15
Auguste Rodin, statuaire (Veidau).....	0 75	0 90
La guerre de Chine (U. Gohier).....	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkin).....	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert).....	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard).....	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkin).....	1	1 25
L'Education pacifique (A. Girard).....	0 10	0 15
Éléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat), 1 vol. in-8° 500 p.....	3	3 50
Qu Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p.....	4	4 60
En révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malato.....	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes).....	2 75	3 25

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin).....	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault.....	0 20	0 30
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire.....	0 10	0 15
La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce.....	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault.....	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta).....	0 40	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure).....	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Girault).....	0 20	0 25
La Femme dans les U. P. et les syndicalistes (E. Girault).....	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta).....	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta).....	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaughi).....	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de l'Ourthe).....	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes.....	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire.....	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat.....	0 10	0 15

## DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher).....	3	3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette).....	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Riclus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein.....	3	3
Les Cantilènes du malheur (Jehan Riclus).....	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4).....	2 75	3
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein.....	2	2 90
En Dehors (Zo d'Axa).....	0 80	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot.....	0 20	0 30
Véritablement poésies (A. Veidau).....	1	1 50
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidau).....	1 50	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave).....	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle).....	0 10	0 15
Cartes postales : 6 cartes postales de J. Hénault.....	0 50	0 60

## BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois).....	3	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour).....	3	3
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulle).....	3	3
L'Enfermé (Gustave Geoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont).....	3	3
L'Armée contre la nation (Urban Gohier).....	3	3 50
Les prétoriens et la Congrégation (Urban Gohier).....	3	3 50
A bas la Caserne ! (Urban Gohier).....	2	3

Le peuple du XX <sup>e</sup> siècle (Urban Gohier).....	3	3
La Vie des Abeilles (M. Maeterlinck).....	3	3
Bilatéral (J. H. Rosny).....	3	3
Les Réfractaires (Jules Vallès).....	3	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 vol. chaque.....	3	3 50
Les trois villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque.....	3	3 50
Les Quatre évangiles : Écclésiaste. — Travail. — Vérité. (Emile Zola). 3 vol. chaque.....	3	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Bert).....	3	3 50
Théories sociales et politiques (Er. Charles).....	3	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau).....	3	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau).....	3	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau).....	3	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon).....	3	3 50
Sous le burnous (Hector France).....	3	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière).....	3	3 50
L'Âme de demain (Eug. Fournière).....	3	3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues).....	3	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne).....	3	3 50
Urban Grandier et les possédées de Loudun (D <sup>e</sup> Leguë).....	3	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasmizki.....	3	3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre).....	3	3 50
L'Âme nue, poèmes (Edmond Haraucourt).....	3	3 50
Les Caractères de Labruyère (compagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre.....	3	3 50
Œuvres de Rabelais édit. P. L. Jacob.....	3	3 50
Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget).....	0 25	0 30

## THEATRE

« Par la Révolte », scène symbolique de Nelly-Roussel, avec préface de Sébastien Faure, et couverture artistique du statuaire Henri Gohier.....	0 50	0 60
Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdit).....	3	3 50
Fardeau de la liberté (Tristan Bernard). Comédie en 1 acte.....	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes).....	3	3 50
Le Ressort (Urban Gohier) étude de révolution en 4 actes.....	1 80	2
L's mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes.....	1 80	2
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes.....	3	3 50
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte.....	0 90	1
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte.....	0 90	1
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes.....	1 75	2
Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte.....	1 75	2
Jacques Damour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte.....	0 90	1
Le Gage (Frantz Jourdain), 1 acte.....	0 90	1

## BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert).....	3	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert).....	3	3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 350.....	3	3 50
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier).....	3	3 50
Le Trésor des Humbles (Maurice Maeterlinck).....	3	3 50